Dissertation inaugurale

sur

L'IDÉOLOGIE

de

Joas Larchevêque

Professeur de littérature Française au Collège de Trent, Nottingham, Vice-Président de l'institut littéraire Français de Londres

pour

les grades de Docteur en Philosophie et de Maître-ès-Arts

de

l'illustre et très savante

Faculté de Philosophie de Rostock.

ROSTOCK, 1869.

Charles Boldt, Imprimerie.

Dissertation sur l'Idéologie

extraite et condensée d'un essai de Psychologie écrit par moi il y a plusieurs années.

L'idée est l'acte de l'esprit qui sent, qu'une chose est là avec tels ou tels attributs et qu'elle est modifiée de telle ou telle façon: c'est l'action de voir, d'apercevoir, de savoir.

L'esprit fait deux choses durant cet acte: il voit puis il croit. Mais il croit parcequ'il voit.

Voir et croire sont deux faits liés, dont le rapport constitue une loi. Qu'on s'observe dans toute idée, et qu'on cherche, s'il en est une seule dans laquelle la perception n'entraîne pas la foi et la croyance. S'il arrive dans quelques cas que la foi tarde à venir, ou ne vienne qu'à demi; la raison en est toujours dans le principe dont elle dérive, dans la notion qui n'est ni prompte ni complète. Voilà le fait de l'intelligence dans sa généralité et sa simplicité.

Si la connaissance est douteuse et erronnée, la croyance est aveugle, incertaine et illégitime: donc pas de vraie foi sans vraie science . . . Dans l'illusion on peut beaucoup croire, même se devouer avec exaltation; mais il faut alors que l'erreur soit revêtue du charme puissant qui lui prête un air de vérité. Si le préjugé se dissipe, la foi tombe, car on ne croit plus à ce qu'on ne voit plus.

On peut adhérer à des théories dont on n'a pas soi-même la perception et l'intelligence, on les accepte comme principes évidents sans en saisir l'évidence. Croire alors

n'est pas voir. Mais l'inconnu séduit et souvant la foi est d'autant plus tenace, qu'elle a moins de connaissance, d'autant plus de force qu'elle a moins de science. Et celà parceque l'on a rencontré une intelligence plus forte, une connaissance plus étendue à laquelle on accorde un pouvoir directeur absolu.

Il y a donc des dégrés dans la connaissance, quelques fois on ne fait que sentir les choses sans se les expliquer, on en juge par aperçus. Et ce n'est pas une raison pour qu'on en juge mal, car souvent le simple sens mène à la vérité, à moins qu'une dernière réflexion n'altère sa portée; mais alors la connaissance se réduit à une simple notion. Pour peu qu'on pense, on ne peut être sceptique, on croit donc et avec d'autant plus d'abandon que l'impression est plus spontanée; mais l'impression alors est sujette à variation: La perception et la croyance ont donc une foule de gradations.

Il y a des vérités si exactes, qu'elles sont saisies et crues dès l'enoncé. Tels sont les axiômes mathématiques et certaines propositions méthaphysiques. Quand l'esprit voit avec cet achèvement d'intelligence qui ne laisse rien à desirer, ne se repose-t-il pas en confiance sur la vérité et la certitude des objets auxquels de telles idées se rapportent?

C'est là cette croyance sans dégré, ni variation au delà de la quelle il n'y a rien, mais ici encore le même rapport éxiste entre les deux faits dont il sagit: On croit toujours comme on voit.

L'opinion des idées innées est donc jugée; elle a d'ailleurs été réfutée à satiété et nous nous bornerons à dire, qu'il est des choses que nous apprenons si aisément qu'il nous semble que nous les savions déjà. Croire qu'elles ne nous

sont pas inconnues, voilà où est l'erreur. Le vrai est, qu'elles nous sont familières. Dès qu'on croit que les idées ne dérivent pas des objets qui s'offrent à nous, il faut absolument immaginer comme Pithagore qu'elles ont leur origine dans une autre vie dont celle-ci n'est que la transformation.

La pensée entre en exercice. Quels caractères, quelles formes ont d'abord nos idées? Sont elles instinctives ou réfléchies, concrètes ou abstraites, confuses ou distinctes? Comment nous viennent elles?

Il n'y a que des individus dans la nature; mais tout individu outre ses attributs propres, possède des qualités générales, qui lui sont communes avec d'autres êtres. Quand les idées naissent, elles sont comme les objects qui les excitent, individuelles et singulières et n'ayant rien d'abstrait. Nous pensons d'abord à chaque chose d'une manière spéciale; mais comme dans les individus il n'y a pas seulement du particulier mais aussi du général, de même dans les notions qui leur répondent; avec la vue du particulier il y a aussi la vue du général, seulement tout est concret et confus de telle sorte qu'il n'y a pas perception exclusivement expresse de la généralité.

Pour généraliser il faut abstraire, or il y a des vérités si simples que leur abstraction s'opère spontanément, point de comparaison à faire; rien de ce qui mêne par la réfléxion aux généralités inductives; comme sans y penser ni le vouloir, l'âme sent de prime-abord ce qu'il y a là de constant et d'universel. Elle dit il est et non pas il parait. Elle possède un axiome et non une opinion. La liberté qui se mêle plus ou moins à toutes les idées n'intervient point ici; tout ce fait avant elle; elle peut aider à observer mais non à opérer le phénomène.

Quand à la raison métaphysique de la généralisation immédiate, nous la voyons dans la necessité où se trouve l'intelligence d'être pourvue invariablement et promptement de certaines lois de pensées et de jugement sans lesquelles tout manquerait théories physiques et morales; observations et démonstrations de toute nature, sans lesquelles, lois, principes et vérités nécessaires il serait impossible de rien apprendre ni comprendre.

Pythagore et Platon ont connu ces lois; Aristote les discerne et les distribue en catégories; Descartes conçoit ces nécessités sans en tenter la théorie; Locke les néglige; les Écossais les citent sans les classer; Kant refait l'oeuvre d'Aristote; Cousin les réduit à deux essentielles et fondamentales: la loi de la casualité et celle de la substance. Il fait même une seule loi de ces deux lois qui vont toujours ensemble et qui sont contemporaines dans la conscience.

Ainsi les ideés de temps et d'espace, de possible et de réel, de cause et d'effet etc. ne sont que la conception vraie de ce qui est et de ce qui agit. La substance n'est que la force qui est, comme la force n'est que la substance qui agit. On dit être et action mais dans le fait il n'y a vraiment, selon lui, que l'être en l'action ou l'action dans l'être.

Il est des vérités plus obscures et plus vagues dont on ne connait les éléments essentiels qu'au moyen d'opérations nombreuses et difficiles. Cette obscurité vient d'abord de la facilité avec laquelle nous passons d'un objet vu vaguement à un autre qui lui même sans clarté fait place à d'autres semblables. Ce coup d'oeil rapide donne beaucoup d'impressions mais peu d'idées claires. Il satisfait notre curiosité sans donner la science; en sorte que faute, non de voir, mais de bien voir, nous restons dans l'ignorance.

Donc le premier moyen de parvenir à la lumière c'est l'acte d'application qui doit durer jusqu'à la fin.

Il consiste dans l'effort que fait la pensée sur elle même pour s'arrêter sur ce qui mérite étude et examen.

Une autre cause d'obscurité vient de ce que la pensée qui est forcée de prendre les objets tels qu'ils sont, trouve rarement dans l'univers des êtres si bien dégagés les uns des autres qu'elle puisse d'abord les saisir dans leur pures individualités; ils sont souvent tellement liés entre eux qu'on ne peut du premier abord en voir un sans en voir d'autres, de là vient le vague, car la pensée tout en s'attachant à l'objet qu'elle étudie en trouve d'autres à côté qu'elle embrasse aussi, et l'objet particulier n'est pas défini avec cette rigueur de raison qui rend tout distinct. Pour dissiper l'obscurité qui en resulte il faut joindre à l'application l'acte spécial de distinction.

Distinguer n'est plus regarder comme un tout l'être ou le fait qu'on observe, mais le dégager par la pensée de ses accessoirs, retirer à tout, ce qui lui est étranger, l'attention, qui ainsi gagne en profondeur et en clarté, ce qu'elle perd en étendue, voilà l'opération de l'esprit qui veut arriver à une connaissance précise et distincte.

Quand on a distingué plus de confusion quant aux limites, mais l'être ou le fait ainsi limité, quelque peu concret qu'il soit, a besoin d'explication, donc la necessité absolue de l'analyser.

L'analyse est l'acte de l'intelligence qui doit faire disparaitre le dernier reste d'obscurité: C'est l'acte de séparer les diverses parties d'un tout déterminé et de les étudier séparément: or cette séparation opérée et l'étude de toutes les parties terminée, l'esprit doit les réunir de nouveau pour juger du tout en son entier; ce nouvel acte de l'intelligence est la Synthèse.

Donc application, distinction, décomposition et récomposition sont les éléments de l'acte intellectuel qui donne la connaissance claire des objets individuels.

Mais l'esprit est peu satisfait de cette étude d'objets et de faits variés, il sent le besoin de généraliser, il s'assure donc de leur ressemblance ou différence, il les compare et juge.

Or la comparaison ne fait que préparer la généralisation; elle finit où celle-ci commence.

L'intelligence prend certains objets jugés semblables, les compare, s'arrête sur celui qui a le moins de qualités accidentelles, en retranche tout ce qui peut faire différence, tout ce qui est individuel; ne lui laisse que ce qu'il a d'essentiel; lui ote tellement toutes ses qualités individuelles et particulières qu'elle en fait un model abstrait de son espèce, un type. C'est la généralisation. De l'observation et de l'expérience qui l'accablaient de détails, elle a tiré la science qui la soutient de ses généralités. La généralisation accomplie. On a des genres, des lois, des principes et on n'hésite pas à tenir ces principes pour aussi vrais dans leur application à ce qui sera que dans leurs rapports à ce qui a été. Il est vrai qu'on peut faire de fausses classes et supposer de fausses lois, c'est à dire, reconnaître comme attributs essentiels des qualités accidentelles. Ces erreurs sont communes et même inévitables, surtout lorsque les sciences commencent à se développer. La connaissance imparfaite du passé nous fait juger faussement du futur: Car comment conclure éxactement de ce qui sera lorsqu'encore on connait mal ce qui a été. Il n'y a de vraie science que par vraie expérience.

Les généralités bien établies on en peut tirer des conclusions assurées: C'est raisonner.

Un individu nous est présenté avec telle ou telle de

ses qualités, mais il en a d'autres que nous ignorons et que nous voudrions dèterminer: procéder par expérience serait trop difficile, nous le comparons donc avec un ou plusieurs types que nous connaissons, établissons les rapports qu'il a avec tel ou tel type et le classons dans telle ou telle catégorie. De même pour savoir de quelles circonstances un fait est accompagné, il n'y a qu'à voir à quelle loi il se rapporte. S'il a rang dans tel ou tel ordre de phénomènes; ceci établi, il aura toutes les conséquences ordinaires de sa loi, de son ordre.

Il suffit donc en général d'avoir un type d'une nature générale connue d'y démêler quelques traits connus d'un objet particulier qui n'est donné qu'à demi pour le concevoir sous toutes ses autres faces à l'image de son modèle.

Ainsi donc le raisonnement est une comparaison qui accompagnée de la confiance qu'accorde la raison à la stabilité des genres et des lois de l'univers, conduit à un jugement où la nature de l'inconnu est déduite de celle du connu.

Dans la déduction algébrique au contraire on commence par l'inconnu que l'on traduit avec ses données en une première expression qui elle même est traduite en une nouvelle et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive d'expressions en expressions constamment équivalentes à une parfaitement explicité, à une formule générale, qui n'a que du connu et par conséquent donne le sens de l'inconnu qu'on y a apporté. Ici le raisonnement n'a pour objet que de ramener à un type, par une suite de substitutions, le sujet donné du problème: C'est une véritable succession de comparaisons.

Un sujet est là avec ses attributs; il disparait ou demeure, mais cesse de nous affecter et nous n'en avons

plus la pensée. Plus tard il arrive que nous y repensons sans cependant qu'il soit nécessaire qu'il s'offre de nouveau, à nous, pour renouveler l'impression qu'il avait produite. En son absence, alors qu'il ne peut plus agir sur notre intelligence, nous le revoyons et le reconnaissons et cependant nous savons qu'il n'est plus là sous nos yeux coexistant avec notre pensée; nous savons qu'il a été, nous l'apercevons dans le passé quelques fois même avec une clarté toute aussi vive que la première fois c'est qu'un évènement nous a frappé de telle manière qu'il a produit en nous l'idée qu'avait produit une première fois la sensation de l'objet.

Il n'est aucune perception sensible ou morale, que l'âme ne puisse faire revivre.

Mais de même que quand on pense c'est tantôt avec reflection et tantôt d'instinct. Quand on repense, le mouvement de l'esprit est tantôt spontané et tantôt volontaire. Il y a rappel sans travail sans attention et le rappel laborieux intentionnel. La condition préalable de tout acte mnémonique est un commencement de souvenir instinctif; mais une fois qu'on se sent la mémoire en exercice, on peut la maitriser comme toutes les autres facultés et lui imprimer un mouvement et une direction volontaire.

Je ne songe à une chose que par ce quelle me revient mais j'y songe et j'active par la raison une opération, qui n'était d'abord qu'une simple connaissance.

Le fait de mémoire étant exposé, est il capable d'explication? Certes sans l'identité personnelle de l'âme, la mémoire ne peut exister: car si deux personnes se sont succédées, à des époques étrangères, l'une à l'autre, la dernière ne pourrait se rappeler les idées de la première; donc pour qu'elle se souvienne, il faut qu'il y ait identité en sa personne.

Mais que deviennent dans l'âme les impressions qui

après s'y être formées, disparaissent pour revenir ensuite rapportées à quelque point du passé? Elles durent. Car si elles cessaient, les souvenirs ne seraient plus que de simples notions acquises spontanément. Quel est ce mystère dont l'observation ne nous révèle aucune trace, mais qui demeure inaperçu? La mémoire ne consistant pas à penser incessamment aux choses qui nous ont une fois frappés, mais à y repenser, à les revoir après les avoir vues et dans l'intervalle il y a effacement. L'observation est impossible; il ne nous reste donc qu'à profiter des données que nous avons sur l'âme et en tirer par le raisonnement les déductions les plus probables. Outre que l'âme est identique, elle agit toujours; donc quand elle pense, ses idées sont des actions. Au moment où elle voit un objet, s'aperçoit qu'il existe avec telle ou telle qualité et surtout y réfléchit, elle déploie son énergie, mais soit qu'elle s'évanouisse ou cesse de faire son effet, l'impression perd bientôt de sa vivacité, elle devient moins sentie, puis insensible et quelques fois même périt sans retour. Cependant si elle demeure, elle continue à garder son caractère distinctif; elle est volée mais non éteinte. Le moi ignore qu'il continue à être affecté de cette impression qu'il ne sent plus. Mais reviennent des circumstances analogues à celles qui l'ont occasionée, l'esprit reprend la conscience de cette impression et en refait une perception renouvelée en l'absence de son objet, qui ne lui semble plus être une acquisition mais la réapparition d'une idée déjà acquise.

La mémoire consistant dans la reproduction des idées antérieurement acquises, suppose à l'intelligence le pouvoir de les retenir et celui de les rappeler. D'abord on retient parce qu'au moment de la perception d'un objet on en ressent une impression si distincte et si profonde qu'on reste sous le coup de cette impression; ensuite on se rappèle,

parce que la mémoire a retenu: Car on ne se souvient qu'à la suite de quelqu'impression puissante, il faut avoir devant soi quelque réalité qui se fasse voir et en soi une perception qui y réponde.

La conscience, et avec elle une sensation sont les conditions indispensables du souvenir, mais il faut qu'il y ait rapport entre l'impression du passé et celle du présent pour que l'une réveille l'autre: Ceci divise donc l'acte de mémoire en deux: Réminiscence et Association des idées . . .

La reminiscence possède tout ce qui constitue un véritable acte de mémoire; mais une circonstance la distingue: C'est l'ignorance de temps et de lieu, ou de quelqu'autre accessoire. Ainsi quand on dit: j'ai vu cette chose quelque part mais je ne sais ni où ni quand, on a une idée propre à la réminiscence.

Comme tout, ce que nous avons connu, ne nous revient pas à la pensée, il faut pour se le rappeler, avoir eu des choses une impression si profonde, les avoir senties et comprises si bien que l'acte intellectuel qui s'y rapporte persiste longtemps dans la pensée; si dans un objet ce qui intéresse est autre chose que le temps et le lieu etc. quoiqu'alors on voit tout, on ne voit bien que ce qui touche. Ainsi quand on repense à cet objet on n'en retrouve que le point de vue qui a frappé; au lieu d'un plein souvenir on n'en a qu'une réminiscence. Quelques fois même faute de détails assez précis on ne sait si ce que on conçoit est une image de fantaisie ou un tableau de la réalité et on a peine à distinguer un acte de mémoire d'un acte d'imagination.

Les caractères poétiques et scientifiques peuvent rendre les objets perçus plus propres à être conçus que complètement rappelés.

L'âme peut être disposée à la poésie ou à la science delà la conséquence naturelle, que les objets qui nous occupent nous frappent surtout par les qualités qui conviennent à notre gout et nous les réduisons par abstraction aux seuls éléments qui nous agréent et nous les livrons en cet état à la garde de la mémoire, qui ne pouvant les rendre tels qu'ils étaient réellement ne les reproduit que tels qu'elle les a reçus, avec ce qu'elles ont de poétique ou de scientifique.

Les poêtes et les philosophes enrichissent leurs souvenirs de ces traits ou de ces preuves dont au moment de l'inspiration ou de la méditation, ils composent leur idée d'art ou de système. Pour eux le gènie n'est pas seulement la puissance du souvenir, il est la puissance d'idéaliser ou d'expliquer, il est créateur. Mais le beau et le vrai auxquels ils impriment leur cachet particulier n'est pas tiré du néant, il a son trésor de materiaux dans la mémoire sous forme de réminiscence, qui recueille, conserve et reproduit les sentiments ou les idées dont le sujet a pour eux quelque charme.

Mais si la réminiscence est un souvenir réduit, l'association des idées est au contraire un souvenir étendu et multiplié. Quand à propos d'une chose présente qui a quelques rapports avec une chose passée, on revient en soi même par une série indéfinie de choses rappelées, cet enchainement de perceptions qui se provoquent les unes les autres est une association des idées. Il y a rappel ou retour de la pensée vers un objet qu'elle a eu précédemment; il y a reconnaissance, reconnaissance dans l'acception idéologique du mot et croyance positive à son existence intérieure; et ce qui distingue cet acte de celui du simple souvenir, c'est la suite indéfinie qui s'établit entre un certain nombre d'idées reproduites.

Ce n'est donc plus la circonstance bien connue de la reproduction, qu'il faut étudier, mais celle des rapports qui forment l'association.

Il y en a qui ne viennent que de ce que des objets divers ont été perçus simultanément ou successivement dans un même lieu ou dans divers endroits, de ce qu'ils ont été nommé d'un même ou de divers noms, sans avoir entre eux ni analogies, ni continuités. Ces relations qui ne tiennent qu'à de simples accidents de lieu, de mots ou de temps sont abstraites et irrationelles et cependant fréquentes dans les esprits irréfléchis. Les idées alors n'ont pas cette durabilité cette fermeté qu'on trouve dans les systèmes scientifiques; elles ne font qu'amener des rapprochements passagers et bizarres.

D'autres résultent de la nature même des objets. Les principales sont celles qui se déduisent des choses semblablables ou différentes, celles qui unissent les substances et les qualités, les causes et les effets, les fins et les moyens, les principes et les conséquences.

Ainsi il y a donc deux espèces d'associations des idées: Les arbitraires et accidentelles, et les raisonnables et essentielles.

L'homme peut innocemment s'abandonner à des réminiscences sans ordre et sans successions réelles tant qu'il ne s'y livre pas et n'y croit pas comme à des rapports raisonnables; il peut même y gagner en originalité et y retrouver par hazard ce qu'il n'aurait pu retrouver par l'étude. Mais si jamais il prenait ces associations pour des liaisons constantes et naturelles, et qu'il vit la causalité là ou il n'y a que contiguité de temps et de lieu etc. il s'abandonnerait toujours à de faux jugements et se créerait une foule illimitée de lois. Dès lors que de préjugés physiques et

moraux, que de superstitions de toute espèce. — Grand nombre d'erreurs dérivent de ces vaines associations, que l'ignorance et la précipitation transforment en légitimes.

Cependant il faut l'avouer, c'est le besoin d'ordre qui en est souvent cause. Dans le désir de l'obtenir nous le supposons, au lieu de le constater, le préjugeons au lieu de l'attendre. C'est la faute commune des âmes ignorantes qui cherchent à apprendre sans en posséder les moyens.

La vraie science, elle, consiste non pas en ces vaines associations mais bien en idées systématisées répondant exactement à l'ordre réel des choses; elle est entièrement due à l'esprit d'analyse, curieux de rapports et difficile de choix; au lieu de s'abandonner à des suppositions et croire à des lois que rien ne prouve, il soumet les phénomènes qui le frappent à de nombreuses épreuves, pour juger par expérience s'ils reparaissent toujours comme ils avaient paru d'abord; l'arbitraire fait place à la raison, l'induction remplace la supposition, la théorie les vaines idées. Il faut distinguer les rêveries agréables et vaines des raisons vraies et solides; à celles-ci le droit de déterminer la volonté, aux autres la vertu d'amuser l'esprit.

Eriger en principes ces fantaisies de l'esprit, c'est leur donner force de loi; elles entrent alors dans la vie; y crient les préjugés, les superstitions, les faux systèmes; y troublent tout et entrainent à leur suite dans le monde les plus grands maux. L'histoire en fourmille d'exemples. Que d'erreurs, que de pratiques nuisibles, que de maux dont l'existence ne tient qu'à ces vaines associations, qu'à ces jugements précipités par lesquels on attribue à des rapports une valeur, qu'ils n'ont pas. Il est donc de la plus grande importance de bien distinguer la vraie association des idées qui est toute raisonnable, de la vaine qui n'est qu'imaginaire.

Si par imagination nous n'entendions que la faculté de se représenter avec vivacité les choses vues précédemment, nous n'aurions point à nous en occuper, ce que nous avons dit de la réminiscence suffirait parcequ'alors elle se confondrait avec elle; mais par imagination nous entendons cette autre faculté de l'âme qui consiste à combiner les impressions du passé de telle sorte à ne laisser plus à leur objet son existence réelle, mais à lui créer une existence idéale; elle a bien quelques rapports avec la mémoire, elle lui emprunte les matériaux sur lesquels elle travaille, mais elle ajoute au souvenir l'acte créateur; elle idéalise le passé et alors la réalité devient une fiction à laquelle l'esprit n'accorde aucune croyance: car comment confondre ce qu'on invente avec ce qu'on se rappelle, n'y a-t-il pas là la même différence qui existe entre l'histoire et la poésie.

L'imagination agit sur les idées que lui présente la mémoire de manière à en faire un tout qui ne repond à rien de ce qui a été, et ce tout lui même, qui n'a rien de réel, échappe à l'analyse; être imaginaire il n'existe nulle part.

Ce pouvoir de la pensée s'exerce sur toute espèce de souvenir; chez l'artiste elle se plait surtout aux perception des sens, formes, couleurs, odeurs, sons. Imaginer ce n'est pas seulement faire des images, mais c'est aussi créer. Dans le monde physique elle prend tout ce qui a frappé l'intelligence pour en former ses fictions, elle use de tout, profite de tout et surtout choisit partout. Dans le monde moral, le poète, lui ne se nourrit que d'impressions et de sentiments spirituels, mais lui aussi use de tout et choisit partout. Leur génie consiste à penser à autre chose qu'à leur oeuvre, à faire penser, à faire sentir autre chose que ce qu'ils disent.

L'imagination de plus a dans son rapport avec les objets qu'elle embrasse deux applications distinctes, d'abord elle est comme nous l'avons vu essentielle à la poésie, mais de plus elle est nécessaire à la science ; car si la science gagne beaucoup à l'observation, elle gagne aussi par l'expérimentation, or expérimenter c'est imaginer, c'est supposer que des faits combinés de telle ou telle façon, peuvent amener tel ou tel résultat et ces conséquences, confirmer ou dementir un système ; en effet l'expérience n'est qu'une hypothèse réalisée dans un but d'instruction. La nature a des secrets qu'il suffit de voir pour les savoir ; mais elle en a d'autres aussi qu'on ne peut lui arracher que par force et par adresse. Dans ce cas il faut essayer de jeux divers et variés à l'aide desquels se produit la vérité qu'on cherche. Attendre que les faits viennent d'eux mêmes se présenter à nous, serait s'exposer à passer toute une vie pour ramasser deça et delà quelques chances de savoir ; mais si gardés par le bon sens et aidés de quelques justes probabilités nous poursuivons les phénomènes qui nous occupent et en provoquons d'autres au moyen de stratagèmes inventifs et patients nous apprendrons bien plus et bien plus vite. Le génie dans les sciences n'est pas seulement une longue patience, c'est aussi une riche invention.

L'imagination dérive du souvenir. Sans cette faculté du souvenir nous n'aurions pas celle d'idéaliser ; car à défaut du passé il n'y a plus que le présent, et si au moment même où nous voyons une chose, nous ne voyons bien que cette chose, et si pour en voir d'autres, il faut que nous allions de celle-ci à celle-là et ainsi de suite jusqu'à la fin. Il s'ensuit qu'à chaque instant nous n'avons qu'une idée et comme par hypothèse chaque idée s'éteindrait avec l'instant qui l'a vu naître ; toujours réduits à une seule et

unique idée nous n'aurions pas de matériaux pour créer ces images dont la moindre exige le concours d'un certain nombre de perceptions: dont nous ne créons qu'à l'aide de la mémoire. Mais la mémoire ne fait pas l'idéal; elle se borne à reproduire le réel et par conséquent ne peut à elle seule expliquer l'acte d'imagination. Pour imaginer il faut avoir beaucoup vu, or ayant déjà goûté de la connaissance on en devient plus ou moins curieux, mais toujours assez pour désirer nouveauté et variété. Le présent et le passé ne satisfont plus qu'imparfaitement; on sent le besoin d'un mieux qui éveille la pensée, laquelle excitée produit l'imagination, or nous la possédons comme nous avons tout ce qui vient du principe de notre être, intimement, virtuellement et sans le savoir jusqu'à ce qu'agisse en nous la cause qui la détermine. Elle tient donc, quant à l'exercice de l'activité qui lui est propre, au besoin de voir beaucoup et mieux que ce qui est et en même temps qu'elle naît elle en reçoit sa direction. Le travail de cette faculté consiste en combinaisons fictives et idéales qui cependant ne sont point arbitraire et ne peuvent se produire sans raison.

L'artiste ou le philosophe n'imagine point au hasard, qu'il le veuille ou non, c'est toujours sous l'inspiration; celuilà de son sens aesthétique, son amour de l'art, celuici d'après sa raison, sa science acquise.

Comme toutes les autres formes de la pensée, l'imagination commence par être instinctive. Son acte naît instantanément et s'accomplit d'inspiration; mais quoique gardant toujours quelque chose de sa primitive fatalité, elle peut cesser de rester entièrement aux ordres de l'instinct. La liberté et la réflexion interviennent. L'âme s'empare de ses conceptions pour les modifier. Elle lui enlève de sa vivacité, c'est vrais, mais elle lui donne en retour plus de cor-

rection et de clarté. Comme elles aussi celle a ses conditions organiques, certaines dispositions primitives, certains changements accidentels au système nerveux, certaines influences de circonstances, d'âge, de sexe, de temps, de climat etc. qui tous ont une part plus ou moins grande dans le développement de cette faculté, et si la science n'a rien de bien précis sur ce point, il n'en est pourtant pas moins vrai que cette influence existe; mais comment? C'est une question que nous n'osons aborder, et que nous laissons à des mains plus habiles que les nôtres.

Et maintenant que nous connaissons les divers actes de l'intelligence, il nous reste à chercher quels sont les rapports qui les unissent et à déduire de ces rapports mêmes les lois qui les régissent.

L'imagination suit la mémoire qui procède de la connaissance proprement dite dans laquelle le raisonnement vient après la généralisation, comme celle-ci après la perception, qui, suivie ou non de réflexion, est le point de départ de tout le reste. Outre cette succession il y a généralisation entre ces divers faits: l'idée générale vient de l'idée individuelle; la conclusion dérive du principe. La mémoire est la conséquence de la faculté de connaître; l'imagination est celle de la mémoire, c'est une loi universelle, et d'où vient-elle? Mais tout d'abord d'où vient qu'on imagine? d'où vient qu'on se souvient? On imagine parcequ'on est curieux; on se souvient parcequ'on a la mémoire en puissance; or l'intelligence qui se sent cette puissance de mémoire veut l'exercer en réalité, poussée qu'elle est par son penchant naturel qui la porte à développer ses facultés diverses. Au fond de tout acte mnémonique il y a un vrai plaisir d'idées qui indique assez clairement que la curiosité se plait à se souvenir. De même par une nécessité puissante, la connais-

sance est déterminée successivement sous ces trois formes; simple perception, induction, déduction; et la transition de l'une à l'autre tient toujours au sentiment de cette même nécessité. Dès que nous avons vu, nous éprouvons le besoin de voir; besoin qui, inquiet, inextinguible, ne peut se contenter de pures et simples intuitions, mais demande des généralisations et des déductions; qui, toujours exigeant, nous fait vivre dans un perpétuel mouvement de recherches qui a ses déceptions et ses jouissances et qui toujours entraîne et agite la pensée en tous sens.

La loi générale de l'homme est d'être „Force" de rester force, et de le devenir le plus possible. Un des cas, ou loi particulière, de cette loi générale est de devenir le plus possible force intellectuelle, de voir le plus possible, le mieux possible et de plus de manières possibles. Voilà son principe d'ordre.

Cet ordre est bon; en rapport avec le bien, il s'y converge et s'y attache. Aussi est-il obligatoire; et ne pas donner à la pensée toutes les qualités dont elle est succeptible comme faculté de connaître, de se souvenir et d'imaginer, c'est négliger un des plus saints devoirs: car il concerne les idées, principes et règles de nos actions. En travaillant avec conscience et avec une ferme volonté à éclairer et fortifier notre intelligence nous rendons meilleurs en la partie qui a la plus forte influence sur la vie toute entiére: donc, l'éducation qu'on se donne doit être la plus vraie, la plus étendue possible, embrasser dans toute leur variété toutes nos facultés, toutes nos idées, et poursuivre son oeuvre jusqu'au perfectionnement, le plus complet possible, du pouvoir intellectuel. Le fruit de cette méthode sera d'abord „le bon sens" et si poussée plus avant, „la sagesse": cette science de tout ce qui est vrai, beau et bon.

La connaissance pour être légitime, doit être vraie, sa légitimité est dans la vérité seule, dans sa conformité avec les objets auxquels elle répond, dans cette exactitude de compréhension qui n'omet et ne suppose rien. La pensée doit en outre être progressive, toujours prête au mouvement qui la pousse et la développe; elle doit être sagement ambitieuse.

La mémoire, elle, ne peut être légitime qu'autant qu'elle est fidèle. Sans fidélité de mémoire point de souvenir digne de confiance, et nous n'avons qu'erreurs à recueillir d'un souvenir imparfait; mais la fidélité ne suffit point à la mémoire, il lui faut de plus la facilité de s'appliquer à tout, de n'être point exclusive de garder fidèlement tout dépôt que la raison lui confie. Témoin, dépositaire, elle doit recevoir beaucoup et rendre au besoin tout ce qu'elle a reçu.

Et l'imagination n'est bien dans l'ordre qu'autant qu'elle est riche, brillante, féconde et n'use de sa puissance que pour tirer des trésors de la mémoire, des nouveautés singulières, variées, éclatantes, originales. Il faut de plus qu'elle joigne à celà l'art des fortes combinaisons; de fondre, de lier, de modifier, d'édifier, d'unir, de faire un tout des divers fragments épars que la mémoire a recueillis pêle-mêle.

Voilà le vrai; voilà le bien en fait de connaissance.

Mais ici comme partout ailleurs le faux se trouve à côté du vrai, le mal à côté du bien et comme ce bien est produit par le développement complet et la vraie connaissance; de même le mal sera produit par un développement incomplet qui est l'ignorance ou par un mauvais développement qui produit le préjugé ou l'erreur.

L'ignorance n'est pas l'absence de toute idée, elle est l'absence de toute idée scientifique. L'esprit non cultivé ne

pouvant s'expliquer ce qu'il sent, voit sans comprendre; et dès lors admire comme mystère ce qu'il devrait connaître comme vérité. Cette ignorance, incapable de rendre raison des motifs de sa croyance, et innocente tant que libre de fausse ambition et à défaut de vraies lumières elle ne s'en fait pas de trompeuse et ne peuple pas d'illusions le monde des réalités parcequ'alors le sens confus, il est vrai, et peu pénétrant qu'on a reste pur et droit. Mais il n'en est plus ainsi dès que l'orgueil se joint à l'ignorance; car alors elle se complait dans ses demivues et s'éblouit au lieu de travailler à s'éclairer.

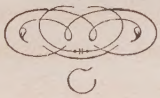
Le préjugé n'est rien autre que cette première espèce d'ignorance. Il consiste en une idée faite avant le temps, en une conclusion hâtée plutôt que raisonnablement déduite de prémisses bien étudiées; elle peut être vrai quelque fois, mais elle n'est jamais sûre. Mais quand le préjugé résulte de la seconde espèce d'ignorance, il n'est plus qu'une hypothèse incertaine, une opinion à tout hazard sans fondement aucun que l'expérience ni l'observation ne peuvent vérifier; le mal est qu'on s'y confie avec tout l'acharnement de l'orgueil et qu'on s'y soumet avec autant de confiance qu'à un jugement bien régulièrement établi.

Cependant il vaut mieux que l'erreur, qui ne peut jamais être vraie, et comment le pourrait-elle! Elle! qui consiste à voir dans un objet ce qui n'y est pas, et ne pas y voir tout ce qui y est. Elle se rapporte pourtant à un objet, car il n'y a point d'idée qui ne réponde à un objet; mais la vue qu'on en a est une vue incomplète et par conséquent dangereuse, une vie fausse qui est toujours plus ou moins éloignée de la vérité.

La mémoire est vicieuse et devient un mal quand elle manque de fidélité, c'est-à-dire quand elle ne reproduit pas

les idées telles qu'elle les a reçues. Elle est vicieuse encore par étroitesse, c'est-à-dire quand elle n'en reproduit que d'un certain genre, sur certains sujets, en nombre borné et d'une manière incomplète.

Elle n'est alors digne d'aucune confiance et peut nous conduire à un nombre illimité d'erreurs, nous donnant la partie pour le tout, le particulier pour le général, le contenu pour le contenant ou le contenant pour le contenu etc.

L'imagination aussi est vicieuse et par conséquent un mal, quand elle est imparfaite, soit par absence de vérité, par manque de variété, par faiblesse, par faux ou mauvais goût.

C'est à l'art de penser, à connaître, classer et expliquer ces qualités bonnes ou mauvaises de l'intelligence; à chercher les moyens de corriger les unes et de perfectionner les autres et travailler ainsi au plus grand bien de l'intelligence.